

Obama et la réalité iranienne



Flammarion

LA LETTRE D'AMÉRIQUE PAR DOMINIQUE MOÏSI

Les événements en Iran sont difficiles à interpréter pour Washington. S'agit-il d'une « divine surprise », qui modifie pour le mieux la donne géopolitique dans l'ensemble de la région, ou bien les divisions de la société iranienne et la « contestation démocratique » ne font-elles qu'introduire un élément d'incertitude et de complexité supplémentaire pour une Amérique soucieuse de redéfinir sa relation avec Téhéran ?

Quoi qu'il arrive demain, ces événements constituent un revers pour Mahmoud Ahmadinejad. Ses « provocations » permanentes

Le scénario d'une attaque « chirurgicale » israélienne contre les installations nucléaires de l'Iran est encore plus inacceptable aujourd'hui

qu'il ne l'était hier.

sont contestées par une partie importante de la société iranienne et n'auront plus jamais le même poids. Au nom de qui s'exprime-t-il ?

Mais cette « défaite » incontestable embarrasse sans doute tout autant le Premier ministre d'Israël que les présidents égyptien et américain.

Pour Benyamin Netanyahu, rien n'a changé : les capacités et les ambitions nucléaires de l'Iran demeurent intactes. Mais le scénario d'une attaque « chirurgicale » contre les installations nucléaires de l'Iran, scénario auquel s'opposent très clairement les Etats-Unis, est encore plus inacceptable politiquement aujourd'hui qu'il ne l'était hier. Il n'aurait pour résultat que de réunifier l'ensemble des Iraniens contre l'agresseur. Pour Hosni Moubarak, l'affaiblissement relatif de l'Iran d'Ahmadinejad est certes une bonne nouvelle, mais le spectacle de cette contestation populaire et démocratique ne peut que rendre nerveux le régime égyptien. Et si la contestation partie de Téhéran gagnait demain Le Caire ?

Pour Barack Obama, le dilemme est d'une autre nature. Son discours à l'université du Caire, le 4 juin, s'inscrivait dans une stratégie globale et parfaitement planifiée qui tenait en trois points : transformer l'image des Etats-Unis dans l'ensemble du monde arabe et musulman, en traitant l'autre avec dignité et respect, et en soulignant son empathie per-

sonnelle avec l'islam et l'existence « naturelle » d'un islam américain ; replacer le conflit israélo-palestinien au centre sinon en tête des enjeux stratégiques de la région, en prenant le risque de « sauver Israël de lui-même » et de ses dérives sécuritaires ; enfin, et cela constituait la dimension la plus complexe sinon ambiguë de sa vision, constituer une alliance des « modérés » contre les « extrémistes » en réintroduisant l'espoir au sein d'un monde dominé par l'humiliation, mais cela sans remettre vraiment en cause la nature non démocratique des régimes en place.

Les événements qui se déroulent aujourd'hui en Iran introduisent dans cette vision stratégique finement calibrée un élément de désordre, qui impose désormais une prudence sinon une forme d'attentisme révélant une des dimensions de la personnalité de Barack Obama, c'est-à-dire son opportunisme tactique. Il ne peut soutenir trop ouvertement le candidat de l'« ouverture relative », Mir Hussein Moussavi, sans prendre le risque de l'affaiblir, mais il ne peut pas non plus faire comme si Ahmadinejad était toujours le président incontesté et légitime de l'Iran, alors que la « révolution verte » prend des airs de « révolution orange », que des mollahs rejoignent ouvertement le camp de la contestation et que les dirigeants de la « révolution islamique » apparaissent infiniment plus divisés que nous ne pouvions le penser.

Au moment où la Corée du Nord se livre à une escalade de provocations visant sans doute à

exercer un chantage financier sur la communauté internationale, du genre « payez ou je deviens plus fou encore que je ne le suis habituellement », la contestation d'élections maladroïtement et brutalement faussées par un régime divisé et aux abois constitue pour l'Amérique comme une opportunité et un avertissement, comme un rappel de la résistance du réel aux meilleurs plans.

Les hommes font l'histoire, mais ne savent pas l'histoire qu'ils font, pensait Hegel. Une autre manière de dire que ce sont les

**Il y a un temps
pour la parole, mais
il y a aussi un temps,
nécessairement court,
pour le silence
et l'attente.**

événements et pas les hommes qui dictent le cours de l'Histoire.

Mais, après huit années d'improvisation idéologique et de démesure sous George W. Bush, l'Amérique et le monde ont sans doute besoin d'un nouvel équilibre entre des ambitions plus réalistes et des démarches plus prudentes. Jusqu'à présent, le président des États-Unis a su éviter les dérapages verbaux et autres. Il y a un temps pour la parole, mais il y a aussi un temps, nécessairement court, pour le silence et l'attente.

**Dominique Moisi, conseiller
spécial à l'Ifri est professeur invité
à l'université Harvard.**